

Nulle porte ne ferme ces cellules : un rideau de serge grise en défend l'entrée ; c'est la seule clôture.

Comme mobilier, un lit de camp : sur ce lit, une pailleasse piquée, un oreiller rempli de paille, des couvertures.

Le trappiste, même malade, doit dormir tout habillé. Il passe sept heures sur cette couche rudimentaire et régulièrement rude ; et lorsque sonne, au milieu de la nuit, la cloche de l'office, le trappiste, debout aussitôt, recommence une nouvelle journée rigoureusement semblable à la précédente.

—

L'heure de la Mort

Et il en est ainsi, sans changements, sans atténuation, jusqu'à la mort.

Il semble même que, pour ces religieux, les formalités de la mort soient simplifiées, comme l'ont été les nécessités de la vie.

Ils ne se déshabillent point, même pour mourir.

Lorsque commence leur agonie, on les met par terre, sur une couche de paille

recouverte de cendres : c'est là le lit de mort de tout trappiste.

On donne au moine agonisant la sensation précise que tout est déjà fini. on constate la mort, pour ainsi dire, avant même que la mort n'ait eu lieu ; on a vu des trappistes sourire à leurs Frères, sur cette étrange couche de souffrance.

Car tous les Frères arrivent autour du trappiste qui meurt, toujours silencieux et toujours priants ; ils viennent assister au départ de cette âme, que l'éternité réclame.

Lorsqu'elle a pris son essor, le cimetière de la Trappe, touchant en son austère simplicité, compte un hôte de plus, et cet hôte est dépouillé dans la mort, comme il l'était dans la vie.

Il n'a même pas le luxe d'un cercueil : on l'ensevelit à même dans la terre, à côté des trappistes qui l'ont devancé dans cette étape suprême ; une petite croix blanche marque l'endroit de son repos.

Chaque année, du 17 septembre au 17 octobre, le souvenir des trappistes défunts est longuement évoqué dans les offices, avec une insistance qui laisse croire que les trappistes vivants appellent à leur tour la mort.

